

UN GRAND CHIRURGIEN LORRAIN : LE DOYEN RENÉ FONTAINE (1899-1979)

par le D^r André JUNG, membre correspondant

C'est à l'aimable insistance de quelques uns d'entre vous, et à la bienveillante sympathie des autres, que je dois aujourd'hui de vous entretenir, d'un grand chirurgien lorrain : le doyen René Fontaine. Quoique la plus grande partie de sa carrière se soit déroulée à Strasbourg, ses attaches messines sont trop fortes pour qu'il ne se soit pas considéré comme lorrain de cœur. Vous comprendrez aisément que j'aie accepté cette tâche avec enthousiasme, crainte et humilité.

René Fontaine était né le 5 juin 1899 à Bischdorf sur Sarre, bourgade située aux confins de l'Alsace bossue et de la Moselle, où son père, lorrain de souche tenait un commerce de gros. Très tôt, il manifesta son goût pour l'étude et le travail. La scolarité se faisait à l'époque en allemand, mais le farouche attachement parental et le patriotisme sans faille de la famille, lui permirent d'apprendre le français, ainsi que le latin et le grec, et plus tard l'anglais ; sans oublier l'alsacien, qui, nul n'en ignore est une véritable langue. Il avait du reste accoutumé de dire qu'il pensait toujours dans la langue où il s'exprimait. Rapidement il fut envoyé à Phalsbourg où son assiduité lui valut l'admiration de ses maîtres. Puis, il gagna Metz, et y poursuivit ses études secondaires, sanctionnées par l'Abitur, en 1916. Durant cette période, il fut hébergé par son oncle le docteur Lentz, chirurgien-chef des hospices civils, qui lui insuffla la vocation médicale. Ce praticien habitait un hôtel particulier, dans ce qui deviendrait plus tard l'avenue Foch, qui existe toujours et fut acquis ultérieurement par mon grand-oncle maternel Lucien Schwertler. Je rappellerai aussi, qu'au docteur Lentz, succéda en 1919, le docteur Gabriel Jung, mon père. Fontaine put échapper à la conscription militaire et commença ses études médicales à Strasbourg, en 1917 ; Il passa avec brio ses examens successifs, et à la faveur du retour de l'Alsace à la France, réussit sans problème, le concours de l'internat, en 1921, où il fut classé 4^e.

Attiré par la chirurgie, il consacra néanmoins une année, au service de médecine du professeur Léon Blum, père du grand endocrinologiste Etienne Baulieu. Parallèlement, il approfondit ses connaissances anatomo-

miques chez le professeur Forster. Le doyen Georges Weiss avait voulu que Strasbourg devînt le phare de la médecine française après cinquante ans de joug allemand. La clinique chirurgicale avait été dévolue au professeur Sencert qui venait de Nancy et devint ainsi le maître de R. Fontaine. Les relations entre les deux hommes furent satisfaisantes sans plus. Des problèmes psychologiques empêchèrent que la fusion se fit entre les Alsaciens et un transfuge de l'intérieur : question de mentalité et de culture. Sencert mourut prématurément en 1924, alors que Fontaine se perfectionnait dans la difficile discipline chirurgicale et donnait déjà la mesure de son talent au laboratoire de chirurgie expérimentale. Il fallut donc trouver un successeur à Sencert, et c'est ainsi que les suffrages se portèrent sur René Leriche de Lyon dont la réputation commençait à éclabousser littéralement le monde médical. A Strasbourg, ce fut d'emblée le coup de foudre entre les deux hommes chacun complétant l'autre par sa personnalité, ses conceptions, ses résultats. La clinique chirurgicale A devint rapidement la Mecque de la chirurgie, où venaient se perfectionner les chirurgiens du monde entier. En 1933, E. Herriot, peut-être jaloux de l'éclat strasbourgeois, fit revenir Leriche à Lyon. Fontaine, fidèle disciple l'accompagna dans la cité des gones. Revenu ensuite à Strasbourg, la déclaration de guerre le surprit en 1939 et il fut mobilisé comme médecin-chef d'une ambulance neuro-chirurgicale. Les péripéties de la débâcle le conduisirent à Clairvivre en Dordogne, alors que la faculté de médecine se repliait à Clermont-ferrand. A Clairvivre, ancien sanatorium, passablement vieillot, il créa un service de chirurgie de pointe et sera au service des maquis, nombreux dans la région, mettant un point d'honneur à soigner les blessés, au mépris des lois en vigueur et de sa propre sécurité.

Sa notoriété grandissait ; on venait le consulter de loin, et deux fois par semaine il se rendait à Périgueux, où il faisait bénéficier les malades de son savoir. Il fut nommé professeur de thérapeutique chirurgicale en 1941, et après la libération, revenu à Strasbourg, il fit renaître une deuxième fois la clinique chirurgicale. Il s'attela à cette tâche avec enthousiasme et opiniâtreté, véritable « bos suetus arato ». Rapidement, sa renommée et celle de son école s'étendit en France, en Europe, en Amérique, où il fut reconnu comme un pionnier dans de nombreux domaines. Cet âge d'or se prolongea jusqu'en 1969, où atteint par la limite d'âge, il se consacra à ses petits-enfants. Il avait eu la joie de voir son fils Jean-Louis atteindre les sommets de la hiérarchie chirurgicale, et poursuivre une carrière prestigieuse à Paris. Il continua à fréquenter assidûment les sociétés savantes, à publier ses travaux à faire de nombreuses conférences ; il illustrait cette réflexion lyrique de Saint-John Perse : « grand âge, chemin de braise et non de cendres ». La maladie le surprit en 1979 et une de ces affections qu'il avait traquées toute sa vie le terrassa ; il mourut dans la sérénité le 23 novembre 1979. Auparavant, un hommage solennel lui avait été rendu en sa présence, dans le grand amphithéâtre de la faculté de médecine, alors qu'il avait déjà rendez-vous avec la mort.

Pour cerner le personnage, essayons de décrire ce qu'était une journée de René Fontaine. Levé dès 4 heures du matin, il s'attelait à la lecture de journaux, revues, livres scientifiques, consacrant en outre un temps important à la rédaction de ses travaux et publications. Quand un collaborateur lui présentait un travail, qu'il avait d'habitude suscité, il le lisait, le décortiquait, l'annotait et le plus souvent, le récrivait entièrement ! A 7 heures précises, il arrivait à la clinique et s'engouffrait dans son bureau, accompagné par la cohorte des assistants pour tenir ce que l'on appelait délicatement le soviet, et qu'en termes plus policés on nomme aujourd'hui réunion de service, ou encore staff meeting en bon français... On lui donnait les nouvelles de la nuit, qui étaient nombreuses dans un service de 320 lits. Il s'enquêrait de l'état des malades les plus graves, puis on établissait le programme opératoire. Celui-ci se déroulait sur un rythme soutenu, avec, rarement, une courte interruption en fin de matinée, pour une collation rapidement avalée. C'étaient ensuite les consultations tout l'après-midi. D'autres se seraient écroulés sous le poids de ces rudes journées, mais lui, impavide, passait en soirée la visite dans les services, réveillant parfois les malades étonnés de cette apparition quasi-nocturne. Le samedi était un jour comme les autres, avec en plus la grande visite de l'après-midi qui se prolongeait le dimanche matin. Après quoi, vers 13 heures on élaborait le programme de la semaine à venir. Il consacrait l'après-midi du dimanche à poursuivre ses lectures et travaux. D'aucuns affirment l'avoir vu une fois ou l'autre se promener dans la campagne strasbourgeoise, mais rien n'est moins certain ! Ses assistants n'étaient pas à la fête tous les jours : la présence quasi-permanente requise, la responsabilité d'un service, le travail de recherche expérimentale, rendaient souvent la vie de famille aléatoire ! Il est vrai que le concept des 35 heures n'avait pas encore été inventé et l'on n'ose imaginer la réaction du patron si un élève facétieux, téméraire, irresponsable ou suicidaire avait soulevé la question du temps de travail ! Deux fois par mois, il se déplaçait alternativement à Merlebach et Forbach, piloté par sa dévouée et fidèle épouse. Nommé en effet, chirurgien consultant des HBL on lui présentait les cas les plus difficiles, qu'il opérait souvent sur place. Lors du terrible coup de grisou dans les années 60, il paya de sa personne, impliquant totalement la clinique dans le sauvetage des blessés.

Il se résolvait parfois à prendre des vacances, et c'était toujours un spectacle quelque peu surréaliste de voir arriver le matin de son départ, une grosse berline dans laquelle un infirmier musclé entassait livres journaux revues qui allaient meubler ses journées de « vacances »... En dehors du service, il était charmant, disert, attentionné, sachant alterner les réflexions pleines de sagesse et les anecdotes savoureuses.

Tout cela était-il suffisant ? Non, car, frappé par la vétusté des locaux universitaires il décida de renouveler ce patrimoine immobilier : à cet effet, une seule voie lui parut efficace : devenir « primus inter pares » ; c'est pourquoi il fut élu doyen en 1953. Il parvint à se ménager chaque jour une

plage horaire en fin d'après-midi pour remplir ses obligations décanales ; jamais il ne considéra cette fonction comme honorifique. Il conçut le grand projet d'une nouvelle faculté de médecine, mais les autorités de tutelle, comme de coutume, faisaient la sourde oreille : qu'importe. Il sut forcer les portes ministérielles les plus cadenassées, convaincre les interlocuteurs les plus rebelles, abattre la sottise la plus épaisse, qui est habituelle au sommet de l'Etat. Il obtint, non sans mal, les crédits nécessaires et la première pierre de la nouvelle faculté fut posée en 1961, la fin des travaux intervenant en 1967. De la même façon, en fin de carrière, il fit jaillir de terre, une nouvelle clinique chirurgicale édifiée entre 1964 et 1967, celle où il exerçait n'étant plus adaptées aux impératifs de la chirurgie moderne. Cette chronologie laisse facilement entrevoir l'envergure du personnage ! Essayons d'analyser davantage cette personnalité.

Sa profession de foi s'exprima magistralement dans son discours d'ouverture au congrès français de chirurgie en 1961, où il développa la vision prophétique de la chirurgie neuro-végétative, physiologique, biologique qui peu à peu bouleversera les conceptions chirurgicales. Pendant longtemps, surtout en France, l'art chirurgical s'était cantonné dans des prouesses techniques, où la rapidité foudroyante du geste palliait les insuffisances de l'anesthésie et les balbutiements de l'asepsie. Leriche et Fontaine, influencés par les chirurgiens américains souventes fois visités, comprirent que le respect des tissus et la douceur opératoire étaient le gage de la réussite. Par ailleurs, ils développèrent la notion fondamentale qu'un désordre fonctionnel était capable d'engendrer une lésion organique. Ces notions nouvelles, presque scandaleuses, n'allèrent pas sans heurter certains foyers de mandarinat, imperméables à l'héritage de Claude Bernard. Attiré, fasciné par cette conception moderne de la recherche chirurgicale, aiguillonné dans cette voie par R. Leriche, il développa avec ce dernier une collaboration extraordinairement féconde, dans laquelle chacun stimulait l'autre. Ils avaient saisi que la chirurgie ne se limitait pas au simple manuel opératoire, aussi prestigieux fût-il, mais devait faire intervenir la pensée créatrice, soutenue par la méthode expérimentale. On disait : Leriche et Fontaine, comme on parlait d'Erckmann-Chatrian, des Goncourt, des Tharaud. La retraite puis la mort de Leriche ne brisa pas cet élan, bien au contraire. En vérité, Fontaine fut un expérimentateur hors pair ; il avait fait sienne cette réflexion de Cuvier : « *l'observateur écoute la nature, l'expérimentateur l'interroge et la force à se dévoiler* ».

Au début, il était confiné dans un laboratoire inconfortable et mal équipé. Avec l'appui du Professeur Pautrier, grand médecin, honnête homme ami des arts qui fonda le premier festival de musique français, il put voir s'édifier en 1953 le pavillon Poincaré, bâtiment exclusivement consacré à la recherche et partagé avec son collègue A.G. Weiss, directeur de la clinique chirurgicale B. Même si, au fil des années il participait moins

personnellement à l'activité purement opératoire, il savait susciter les vocations de chercheurs, encourager les expérimentations, orienter les axes, coordonner les résultats.

Grand chirurgien il le fut, médecin avant tout, d'une connaissance encyclopédique ; rien de ce qui touchait la médecine ne lui était étranger : il était capable d'étonner plus d'un collègue dans des domaines qui n'étaient pas nécessairement les siens ! Doté d'un sens clinique unique, il savait débrouiller les cas les plus complexes en faisant intervenir, bon sens, observation, intuition. C'était un spectacle fascinant de le voir au lit du patient interroger, examiner, palper, ausculter. Il mettait au dessus de tout le malade, sachant se faire accessible, paternel, bonhomme, familier, persuasif, affectueux, autoritaire parfois, parvenant facilement à établir ce mystérieux contact, d'une conscience répondant à une confiance. En intervenant, sa main ne tremblait jamais et il savait adapter la virtuosité nécessaire au type d'opération.

Les étudiants ne s'y trompaient pas qui envahissaient l'amphithéâtre où il enseignait la médecine vivante, comme les chimistes parlent de l'oxygène naissant. Aucun protocole guindé ne venait gâcher cet enseignement ; un vrai dialogue s'instaurait avec les futurs praticiens : une bonne réponse à une question posée entraînait l'attribution d'un paquet de cigarettes à l'étudiant perspicace ! C'était avant la loi Evin et par la suite une pneumopathie tenace incita le patron à stopper définitivement l'usage du tabac.

Sa disponibilité était légendaire ; tous les assistants savaient qu'ils pouvaient le réveiller à n'importe quelle heure de la nuit, en cas de difficultés, et cela sans crainte d'être rabroués ! Parallèlement, ses collègues messins faisaient souvent appel à lui pour dénouer des situations préoccupantes. Il arrivait dans les meilleurs délais et s'il le fallait, opérait sur place, heureux de se retrouver dans une ville qu'il aimait tant. Après quoi, toujours marqué par ses souvenirs, il s'accordait une petite promenade dans le vieux Metz, qui le conduisait rue Ladoucette, dans une charcuterie célèbre, où il faisait provision de produits de bouche.

La société des sciences médicales de la Moselle faisait régulièrement appel à sa caution scientifique et c'est toujours avec un grand plaisir que notre ancien président R. Bolzinger puis notre collègue F. Jung l'invitèrent à nous faire partager les fruits de son expérience. Il fut nommé président d'honneur de cette société.

Sa réputation était considérable et il avait formé des élèves venus de France, d'Italie, de Pologne, de Yougoslavie, de Turquie, d'Amérique du sud et des Etats Unis. Les honneurs ne lui furent point mesurés : il ne les sollicitait pas mais il les acceptait avec bonhomie simplicité et humour. Il présida le congrès français de chirurgie en 1961, fut membre de l'académie

de médecine et de chirurgie qu'il présida ; trente-quatre sociétés savantes l'accueillirent dans leur sein, sept le portèrent à leur présidence ; il rédigea neuf rapports dans des congrès majeurs. Le total de ses publications atteignit mille titres englobant tous les domaines de la chirurgie. En 1961, il présida la séance publique annuelle de notre compagnie, et y prononça un discours admirable sur « la chirurgie d'hier d'aujourd'hui et de demain ». Il n'y arien à ajouter ni à retrancher à ce texte. Son apport à l'évolution de sa discipline est considérable en témoignent ses recherches sur le système nerveux sympathique, sur les maladies des artères et des veines sur la pathologie osseuse, digestive, endocrinienne. Il fut, avec Chalmot de Nancy, un pionnier de la chirurgie cardiaque, qui comportait évidemment comme toute technique nouvelle une lourde mortalité : l'échec l'accablait, mais tel Guillaume d'Orange, il estimait que « *point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer* ».

Son intelligence et son intuition l'avaient préservé des fumées délétères et suspectes de la vie politique, malgré certains appels du pied : il préférerait aborder cette politique de front plutôt que d'être laminé par elle. Admirateur et ami d'Alain Peyrefitte, il avait parfaitement saisi les racines du mal français. Voici ce qu'il m'écrivait en 1977 : « *Peuple intelligent et instruit, comprenant facilement les problèmes, même les plus ardues, mais manquant d'énergie et d'initiative, voilà pourquoi il se heurte toujours à la moindre difficulté ; il y a bien longtemps que je suis persuadé qu'en échangeant des tonnes de son intelligence globale, contre des kilos d'esprit de décision, d'énergie créatrice, sans s'arrêter au moindre obstacle en vertu d'un paragraphe, d'un règlement, d'un arrêté, il irait cent fois plus vite, alors que chez nous : vive le règlement, le mot écrit ; même que crève le Français* ».

Puissant, massif, compact, quasi-balzacien d'allure il avançait tel un rouleau compresseur, écartant les myrmidons souffreteux et les lilliputiens envieux, abstraiteurs de quintessence, qui auraient prétendu le contrecarrer. Il était souvent dur et rugueux avec ses élèves, quelque fois injuste, souvent impitoyable, toujours lucide et cohérent. Il lui arrivait de développer des colères d'anthologie. Comme tout médecin confronté à la souffrance il s'était bâti une véritable carapace pour essayer de brider une sensibilité qui était vive et une pudeur peu commune. Ce caractère difficile était-il la marque d'un ego surdimensionné ou le témoignage d'une timidité refoulée ? Personnellement, j'inclinerais pour la deuxième hypothèse. Mais qui pourra jamais sonder les tréfonds et les limbes de l'âme humaine, où s'intriquent le non-dit et le noyau intime de la personnalité.

R. Fontaine répondait parfaitement à la définition de Valéry : « *les maîtres sont ceux qui nous montrent ce qui est possible dans le domaine de l'impossible* ».

Voilà donc un aperçu d'un homme hors du commun ; j'ai pu laisser échapper çà et là quelques faiblesses admiratives dont vous voudrez bien m'excuser et que vous comprendrez. Avouez qu'à une époque où tant de médiocres encombrant notre horizon, le personnage en vaut la peine et mérite notre reconnaissance, pour avoir réalisé le souhait de Virgile : « *felix qui potuit rerum cognoscere causas* ».

BIBLIOGRAPHIE

On consultera avec fruit la thèse fondamentale et passionnante du docteur J. THEBES soutenue à Strasbourg en 1987. « *Le doyen René Fontaine (1899-1979), sa vie, son œuvre.* » n° 258.

Quelques autres références doivent être signalées :

DOS SANTOS J.-C., Hommage à René Fontaine, Cahiers de chirurgie, 1980 : 35, 6-8.

EDELMAN G., Décès de Monsieur René Fontaine, Chirurgie, 1980 : 106, 175-176.

FONTAINE R., Inauguration de l'unité de recherche de l'institut national d'hygiène ; Hôpital Edouard Herriot, 9 mai 1959. Lyon chirurgical, 1960 : 56, 12-16.

FONTAINE R. Séance publique annuelle de l'académie nationale de Metz 1961. Discours de M. Le Professeur R. Fontaine : « Quelques considérations sur la chirurgie d'hier, d'aujourd'hui et de demain ». Ac. Nat. De Metz. Mémoires, 1961 : 33-46.

FONTAINE R. Discours d'ouverture du 63° congrès français de chirurgie, Paris, 1961.

FRANK P. Le doyen René Fontaine ; in : MANTZ J. M HERAN J., Histoire de la médecine à Strasbourg. Un volume, La nuée bleue, 1997 : 640-641.

UN GRAND CHIRURGIEN LORRAIN : LE DOYEN RENÉ FONTAINE (1899/1979)

FRANK P. La clinique chirurgicale A ; in HOLLENDER, L. F DURING-HOLLENDER E. Chirugiens et chirurgie à Strasbourg. Un volume, copur 2000 : 188-190.

KIM M. René Fontaine, *Journal des maladies vasculaires*, 1980 : 5, 161-163.

WERTHEIMER P. Hommage à René Fontaine, *Lyon chirurgical*, 1980 : 76, 143-145.